Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 28

Artikel: Sur les dents !!
Autor: Laut, Ernest
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218082

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de... Depuis quand exerce-t-elle ses ravages ? Nous le verrons plus loin.

Abel Hermant explique que le but est un point vers lequel on vise — conformément d'ailleurs au dictionnaire : on va, on marche, on arrive au but; on le touche, on l'atteint, on le dépasse; on vise, on manque le but. La Fontaine écrit au figuré : « Son cœur devint le but de tous les traits. »

Alors, que s'est-il passé ? Un jour, dans quelque salon où l'on s'ennuie, ou ailleurs, quelqu'un, au lieu de dire : L'ambassadeur est parti dans le dessein de renseigner son gouvernement, aura déclaré que l'ambassadeur était parti dans le but de renseigner son gouvernement, ce qui n'a aucun sens. C'est à peu près comme si l'on prétendait que l'ambassadeur était parti dans le point...

Que de fois n'entend-on pas, ne dit-on pas : Dans le but de simplifier cette affaire on... le débat, au lieu de : Pour simplifier...

Ce tout petit mot : *pour,* bien français, suffit amplement. Pourquoi l'échanger contre un barbarisme; un germanisme, serions-nous presque tenté de dire si, — nous le répétons — ce n'était pas seulement en Suisse, mais en France que nous en voyons la floraison.

Mais attendez : nous ne sommes pas au bout de nos découvertes ! Vous verrez combien nous avions raison tout à l'heure de remarquer que sur un tel terrain il fallait marcher prudemment.

Il nous tombe sous les yeux deux livres substantiels édités à Bruxelles. Dans l'un : *Parlons bien,* l'auteur, Georges Rens (G. O. d'Harvé), lauréat de l'Académie française enregistre *dans le but,* qu'il affirme être employé par « Châteaubriand, Hugo, Balzac, Sainte-Beuve, Flaubert, Loti, France, G. de Nerval, Mendès, Descaves, etc. » Dès l'instant que Flaubert est de la partie, il n'y a rien à repiper.

Le second livre, *Parlons mieux,* paru ultérieurement, revient sur la fameuse locution; il explique que le « *but* est un dessein dont on poursuit avec constance la réalisation. »

Au Dictionnaire Général de la langue française, on constate à propos du mot dessein : « une *idée* suivant laquelle on se propose d'exécuter quelque chose » ou encore « une idée qu'on a d'exécuter quelque chose ». Mais nulle part, pas plus à but qu'à dessein il ne fait ces mots synonymes l'un de l'autre. Il se borne à expliquer que *dessein* s'écrivait *dessin* jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, bien qu'au quinzième, dans la Chronique des Chanoines de Neuchâtel on parle d'un *desseing* du seigneur de Romont. Excusez si nous ajoutons encore l'opinion de Richelet, l'auteur d'un dictionnaire du dix-septième siècle, qui désapprouve l'emploi des deux orthographes : « Quelques modernes écrivent le mot de « dessein » étant terme de peinture, sans *c* après les deux s; mais on ne les doit pas imiter en cela ». L'Académie française n'en enregistrait pas moins « dessin » en 1798.

Si à propos de « dans le but de... » les opinions sont partagées, en revanche, le linguiste belge que nous avons cité, condamne, suivant les bons auteurs, l'expression « remplir un but ». Il cite ce mot de Gaston Boissier : « Atteignez le but, ce sera déjà fort joli ! »

Je me proposais de terminer là mes réflexions lorsque, soudain, le dictionnaire Gattel vient me tourmenter l'esprit. Au mot *but,* voici en effet ce qu'on lit : « Au figuré, la fin qu'on se propose; vues, desseins, avec cette différence suivant *Girard,* que le *but* est plus fixe : c'est où on veut aller... »

Il est compréhensible dès lors que Châteaubriand, Gérard de Nerval, — le livre de Gattel date de 1837, — écrivent : dans le but de...

Gardons cependant pour la bonne bouche cet excellent et respectable Littré où, sans doute, Abel Hermant, puise ses arguments :

« Cette locution — dans le but de... — est très usitée, mais elle n'est pas aisée à justifier. On n'est pas *dans un but,* car si on y était il serait atteint... »

L. Mogeon.

IMITEZ L'ABEILLE, VOISINE

à Pierre Ozaire.

Si j'étais la mignonne avette,
J'irais bourdonnant, bourdonnette
M'esbaudissant en les hailler
Dans le carmin des églantiers.
— *Vienne l'importun moucheron*
J'aurais toujours mon aiguillon !

Si j'étais la mignonne avette,
Toujours bourdonnant, bourdonnette,
J'irais de corolles en corolles
Leur raconter des fariboles.
— *Vienne l'importun moucheron*
J'aurais toujours mon aiguillon !

Si j'étais la mignonne avette,
J'irais bourdonnant, bourdonnette,
Troubler la sieste du voisin
Qui prend des airs de séraphin !
Et s'il se fâche pour de bon,
J'aurais toujours mon aiguillon !

Las ! je ne suis pas une avette
Et je me ris de vos sagettes
En fredonnant une chanson,
Cher voisin, vous avez raison :
Ne suis qu'une humble bergerette
Et je retourne à mes moutons.

Sylvabelle.

La Patrie Suisse. — Ce sont des actualités, presque exclusivement, qu'évoquent les 27 illustrations du dernier numéro de la « Patrie suisse » (No 777, du 4 juillet) ; voici, tout d'abord, la figure énergique du nouveau chef d'Etat-major général, colonel Henri Roost, et celle presque aussi énergique, d'un autre chef ayant souvent conduit ses troupes à la victoire, M. Hermann Lang, directeur de musique, qui a porté à un haut point de perfection et qui a conduit de magistrale façon la partie musicale de « Davel » au théâtre du Jorat, à Mézières, puis ce sont le centenaire de la réunion de Riehen à Bâle, la semaine de l'Enfant à Genève, la Croix-Rouge suisse à Vevey, la première fête des fleurs à Genève, les journées suisses de Strassbourg, le premier grand prix motocycliste suisse, le monument de Sion aux soldats morts, la nouvelle maison d'école de Hauterive, l'ascension du « Léman », enfin de très belles vues alpestres : au sommet du Mont-Rose, la Jungfrau prise des Maennlichen, Brunnen, un berger dans l'Engadine, en face du Piz Rosatsch et de la Bernina : un ensemble tout à fait remarquable, foncièrement suisse et national. **G. B.**

SUR LES DENTS !!

UNE nouvelle sensationnelle est arrivée d'Angleterre. Un bacille nouveau aurait été découvert par les savants du « Bland Sutton Institute », qui est, chez nos voisins, un établissement dans le genre de l'Institut Pasteur. Et ce bacille ne serait autre que celui qui produit la carie dentaire.

Concevez-vous tout ce que la découverte de cet infiniment petit, ouvre d'espérance aux humains ? Quand on connaît la cause du mal, on n'est pas loin de trouver le remède. Demain peut-être, on aura les moyens de guérir, voire même d'éviter le mal de dents, ce mal affreux qui, de l'enfance à la vieillesse, nous torture, et que les gens facétieux appellent le « mal d'amour », par antiphrase apparemment.

Vous rappelez-vous les vers picaresques de la « Plombéide ou l'Art de plomber les dents », que récite le joyeux sous-préfet du « Monde où l'on s'ennuie » ?

Muse, s'il est un mal, parmi les maux divers
Que le ciel en courroux épand sur l'univers,
Un mal dont justement le bon goût s'effarouche
C'est celui dont le siège est placé dans la bouche.
Ah ! qu'arracher sa dent semble alors plein d'appas !

Guéris-la... c'est bon à dire; mais quand la carie s'y est mise, quand elle a dégradé l'émail, abîmé le périoste, creusé la racine comme le ver creuse une noisette, il n'y a plus hélas !... qu'un baume à employer : le « baume d'acier ».

Et c'est là d'ailleurs, le seul baume qu'on ait connu, le seul remède qu'on ait employé contre le mal de dents, jusqu'au début du XIXme siècle.

C'est que, au temps passé, l'art dentaire était, de toutes les parties de la médecine, la moins estimée. Les médecins, personnages considérables à la cour et à la ville, dédaignaient les chirurgiens qui, pendant longtemps, n'avaient guère tenu plus de place dans l'état social que les barbiers. Et les chirurgiens eux-mêmes méprisaient les dentistes.

L'art dentaire était complètement abandonné aux charlatans de la foire. Un savant de la Faculté se fut cru déshonoré s'il lui avait fallu soigner des molaires, ces molaires fussent-elles royales.

Quand on avait mal aux dents, on s'en allait trouver un de ces opérateurs à la rude poigne qui gîtaient en quelque échoppe du quartier des Halles ou exerçaient en plein vent.

Ils extirpaient, plus ou moins adroitement, la dent malade et vous vendaient quelque poudre ou quelque elixir inoffensif. C'était là tout ce qu'on pouvait attendre d'eux. Ces charlatans si décriés que les barbiers-saigneurs eux-mêmes refusaient de les admettre dans le corps phlébotomisant, ne savaient rien de rien. Ils n'avaient aucune idée ni de l'histologie, ni de l'hygiène des dents, ni, à plus forte raison, de la prothèse dentaire. Et toute leur science opératoire se réduisait à l'extraction.

* * *

C'est au Pont-Neuf que se trouvaient les plus célèbres arracheurs de dents.

Il y avait là, dans les premières années du XVIIme siècle, un certain maître Arnaud, qui se disait « Dentiste du Pape et des Cardinaux ». Il y avait encore « l'Anglais à la fraise jaune », ainsi nommé à cause d'un collet à godron de cette couleur qu'il portait toujours au cou.

Mais le plus fameux praticien du Pont-Neuf du XVIIme siècle, ce fut Carmeline, habile arracheur de dents et bonisseur de génie. Une mazarinade de 1649 nous le montre installé aux pieds du cheval de bronze.

Carmeline, charlatan lettré, avait emprunté sa devise à Virginie : « Uno avulso non deficit alter », ce qui, j'imagine, signifiait, dans l'interprétation du baladin : « Ne craignez pas de vous en faire arracher une; il vous en restera toujours d'autres. »

Bien qu'ayant dans sa boutique force « daviers, pélicans, poussoirs, rifragans » et autres outils pour l'extraction des dents, Carmeline mettait sa coquetterie à ne pas s'en servir et prétendait extraire les molaires les plus récalcitrantes rien qu'avec le pouce et l'index, ou de la pointe de son épée.

Après lui, il faut franchir un siècle pour trouver au Pont-Neuf un arracheur de dents dont la célébrité égale la sienne.

Gros-Thomas est l'étoile du charlatanisme dentaire au XVIIIme siècle, comme Carmeline le fut au XVIIme.

C'était un gaillard d'une habileté peu commune et d'une force herculéenne. Coiffé d'un casque d'argent massif, vêtu d'un habit à la turque orné de dents, de mâchoires et de pierreries, armé d'un sabre long de six pieds, il attirait la foule par ses boniments tonitruants.

Quelque client montait-il sur son échafaud, Gros-Thomas le faisait asseoir à terre sur un carreau, lui engageait la tête entre ses deux cuisses; et alors, la dent eût-elle triple racine, il fallait qu'elle vint.

* * *

Cependant quelques opérateurs plus sérieux et qui n'exerçaient pas sur des trétaux commençaient à se montrer dans Paris. Certains d'entre eux possédaient l'art d'obturer les dents avec de la cire, du plomb et même de l'or. On commençait aussi à pratiquer la prothèse dentaire, mais de quelle façon primitive ! L'opérateur commandait des dents d'ivoire à peu près de la grandeur de celles auxquelles il fallait les substituer, et il les perçait pour y passer un ou deux fils d'or avec lesquels il les attachait aux dents voisines. Vous jugez comment ça pouvait tenir. « Il y a des vieilles femmes, disait un médecin du temps, qui portent un ratelier tout entier de fausses dents, et qui n'osent point ouvrir la bou-

che de peur qu'on ne s'aperçoive de cette substitution. »

Ce n'est qu'en 1768, à la suite d'un édit royal qui imposaient à ceux qui voulaient s'occuper de la cure des dents, l'obligation d'obtenir un diplôme d'expert, que l'art dentaire commença de se dégager de l'empirisme. Mais il fallut arriver au XIXme siècle pour voir enfin cette branche de la médecine entrer définitivement dans une voie scientifique.

Aujourd'hui les progrès accomplis ne se comptent plus. L'hygiène aussi bien que la chirurgie et la prothèse semblent avoir dit leur dernier mot. On possède l'art d'extraire les dents sans douleur, de les aurifier à l'intérieur et à l'extérieur. L'or ruisselle dans nos bouches. Les statisticiens ne prétendent-ils pas qu'un dixième de la production mondiale du précieux métal est absorbé par l'industrie dentaire ?...

Mais la carie était toujours là. Or, voici qu'on en a retrouvé le microbe. Va-t-on la vaincre enfin, la terrible rongeuse qui enlaidit et torture, et du plus beau sourire fait un rictus hideux.

(Le Peuple.) *Ernest Laut.*

Du tac au tac. — Une dame rencontrant son ancienne bonne :

— Vous êtes maintenant chez Mme Une Telle. Je n'aurais jamais cru que vous trouveriez une bonne place aussi rapidement.

Mais si. Ma nouvelle patronne m'a dit: «Dès l'instant que vous avez pu rester deux mois chez cette femme-là, c'est que vous êtes un ange.

COSTUMES NATIONAUX

Nous recommandons à nos lecteurs qui pourront se procurer « l'Illustration » (de Paris), du 30 juin dernier, l'article de Roux-Servine, dessins de Léo Lelée, intitulés « Les Tanagras d'Arles ». L'auteur décrit minutieusement les particularités du costume arlésien et explique fort clairement comment il a évolué, dès le dix-huitième siècle, pour atteindre sa perfection à la fin du dix-neuvième siècle.

Le dimanche 1er juiller, Arles a célébré avec éclat le costume traditionnel de ses femmes, sous la présidence d'honneur de Mme Frédéric Mistral.

* * *

Dans « La Liberté », de Fribourg, du 6 juillet dernier, M. Georges de Montenach commence une étude sur nos costumes nationaux, intitulée « Une renaissance de nos costumes régionaux est-elle possible ? » Il conclut par la négative, disant qu' « une renaissance des costumes régionaux n'est ni possible ni désirable » ; il en donnera la preuve dans un prochain article. « C'est le canton de Vaud, dit-il, qui nous a valu, jusqu'à présent, la tentative (de remettre en honneur le costume national) la mieux comprise, celle qui a obtenu le plus de succès. Grâce à Mme Widmer, il s'est constitué une « Association des Vaudoises » qui a des ramifications et des sections dans tout le canton... »

Rollois et Morgien. — Un brave Rollois, assez chineur de sa nature, rend visite à un ami, à Morges. En parcourant la Grand' Rue, notre Rollois dit à son copain :

— Tu avoueras que c'est rudement mort par ici !

— Oui, en effet, on se croirait un jour de foire à Rolle !

Le Raynolet et son coq. — Le Raynolet était un petit cordonnier du Pays d'Enhaut. Il grasseyait et élevait des poules. Ayant remarqué que son coq « déplumait » ses poules, il lui vint une idée géniale dont il fit part, après exécution, à son voisin auquel il racontait les méfaits de son chanteclair :

— L'ai ié fai di bottettes à très carros (des petits souliers à trois coins) : Ora griffa, grand diablo !

Son procédé pourrait être utile à quelques aviculteurs. **R.**

Faut-il se marier jeune ? — Eternel sujet de controverse. Jadis, à l'Ecole normale, le pasteur Panchaud (d'aucuns s'en souviennent encore), pour illustrer les inconvénients des mariages précoces, nous racontait l'histoire suivante :

Un jour, on frappe à ma porte. C'était au temps de l'inscription des enfants pour l'inscription religieuse. J'ouvre et vois un tout petit jeune homme, timide et chétif.

— Bonjour, mon garçon ; tu viens te faire inscrire pour les catéchismes.

— Non, Monsieur, c'est ma femme qui a fait un enfant, et comme nous n'avons pas un sou à la maison je viens demander du secours.

MARC-HENRI AU CONCERT D'ORBE

(Fantaisie.)

MON voisin Marc-Henri a pris, dès son plus jeune âge, des habitudes d'ordre et d'économie. Chez lui, tout est préparé et ordonné à l'avance. Rien n'est laissé à la fantaisie du moment et il se méfie volontiers des gens qui n'ont pas une situation bien assise et une « bonne position », comme il dit.

Au commencement de mai, Marc-Henri m'a fait part de son désir d'assister au concert d'arrondissement qui devait avoir lieu à Orbe le dimanche 27 mai. Bien qu'il ne soit pas chanteur, Marc-Henri aime la musique. De plus, malgré le grand attachement qu'il a pour son village, il ne croit pas que le monde s'arrête aux premières collines qui ferment l'horizon. Il va, vient, voyage et s'instruit. Inutile de vous dire qu'il prend en évidente pitié mes occupations nombreuses et variées et mes habitudes sédentaires.

Vous feriez mieux, me dit-il quelquefois, de m'accompagner dans mes promenades, plutôt que de rester étendu sur la mousse, à la lisière d'un bois, pour écouter chanter les oiseaux.

Cependant Marc-Henri ne m'en veut pas d'être un original — comme il dit — un être fantasque vivant de rêve et d'illusions. Et, s'il n'est pas loin de me prendre pour un sauvage, je dois dire, en toute sincérité, qu'il ne m'en tient pas rigueur.

Lundi matin, tandis que la pluie tombait avec force, il coupait du bois devant sa maison, sous le grand avant-toit abrité d'un noyer à la puissante ramure. Et, sans cesser son travail, il m'a communiqué ses impressions sur le concert du 6e arrondissement.

— C'était rudement beau, m'a-t-il dit en manière d'introduction et aussi de reproche, à cause de mon absence.

A deux heures de l'après-midi, j'étais sur la Grand' Place pour voir défiler les sociétés. Le temps semblait vouloir se lever. Un pan de ciel bleu apparut au-dessus des toits et le soleil mit des ronds de lumière dans le bassin de la fontaine. Comme par hasard, je me suis trouvé en face du préfet qui m'a crié :

— Salut, Marc-Henri, tu n'as pas eu peur de la pluie ?

Ensuite, j'ai suivi la foule qui pénétrait dans l'église aux larges colonnes et à la voûte en ogives. Je me suis assis en face de l'estrade où les 450 chanteurs avaient pris place. De beaux chanteurs, ma foi, et qui avaient bonne façon dans leurs habits du dimanche. Il y en avait des jeunes, il y en avait des vieux; les uns portaient de grands cheveux lissés en arrière, d'autres n'avaient plus de cheveux; quelques-uns portaient une barbe grise ou une longue moustache, d'autres étaient entièrement rasés et n'avaient qu'une petite moustache taillée à la mode. Et pendant que j'observais tout cela, le public entrait toujours.

Mais voilà le directeur qui gravit l'estrade, il donne trois coups de baguette, tous les chanteurs le regardent, il lève le bras et toute cette masse chorale entonne « Le départ », le beau chœur de Heim. Ah ! que c'était beau !

Les voix claires des ténors comme celles des basses montent et remplissent bientôt toute la voûte sonore. Et le Pierre Viret de marbre, dressé sur son socle — Pierre Viret, coiffé d'un serre-tête et portant une barbe longue comme un fil, regardent fixement les chanteurs qui célèbrent le pays aimé dans le temple où lui-même parla avec éloquence et lutta pour une grande idée.

A ce moment de son récit, Marc-Henri posa sa hache et se rapprocha de moi.

— Mais ce que j'ai entendu de plus beau, me dit-il, c'est le concert donné par un violoniste, un monsieur José Porta, professeur au Conservatoire de Lausanne, — pas celui qui écrit dans la *Feuille d'Avis,* mais un autre, un cousin peut-être. Eh ! bien, ce monsieur Porta est venu tranquillement se placer sur l'estrade, il a empoigné son violon, et, hardi, en route, le voilà parti.

Il fallait voir cette main nerveuse courir sur les cordes et ces doigts qui semblaient constamment agités d'un tremblement, tandis que l'archet volait à droite, à gauche, en haut ou en bas. A un moment donné, pendant que l'artiste jouait sur deux cordes, j'ai fermé les yeux et il m'a semblé entendre tout un orchestre.

Autour de moi, tout le monde était émerveillé; on parlait de souplesse, de virtuosité, de technique impeccable, enfin que sais-je, rien que des grands mots que je ne comprends pas. Moi, je ne suis pas du métier, comme bien vous pensez, n'empêche que je n'ai jamais entendu jouer ainsi. On reste émerveillé, c'est bien vrai.

Voyez-vous, ce n'est pas pour vous faire un mauvais compliment, mais la vérité m'oblige à dire que vous êtes encore bien loin de savoir jouer du violon comme lui. Je vous entends quelquefois, le soir, quand vous n'avez rien à faire; pour tuer le temps, vous râclez sur votre instrument, histoire de vous occuper. Quand je passe sur la route avec mon char d'herbe, je vous écoute un moment. C'est bien joli, ce que vous jouez, mais cela ne ressemble en rien à ce que joue M. José Porta. Et puis tout par cœur, que je vous dis, pas la moindre partition sous les yeux.

Au moment où il a posé son violon, personne ne bougeait, on écoutait encore. Alors, je ne sais pas pourquoi je me suis trouvé debout tout à coup et, oubliant que j'étais à l'église, je me suis mis à applaudir de toutes mes forces. J'en demande bien pardon à Pierre Viret qui, heureusement, ne tournait pas la tête de mon côté. Tout le monde a fait comme moi, tout le monde a battu des mains, sauf un pasteur, assis en face de moi, qui n'a pas trouvé mon geste très convenable.

— Je suis d'accord avec vous, monsieur le pasteur, lui ai-je dit. La preuve, c'est que ce matin, au sermon, je n'ai pas applaudi quand le pasteur s'est assis après avoir terminé son prêche.

Ensuite, les chorales du 6e arrondissement ont, tour à tour, défilé sur l'estrade pour exécuter leur chant de concours. Un ou deux directeurs — des jeunes surtout — étaient un peu nerveux. Ils n'avaient pas ce beau calme, cette sûreté et cette maîtrise du directeur des chœurs d'ensemble. C'est un monsieur Chevalier, m'a-t-on dit, un bon musicien qui voit tout.

J'ai constaté que les sociétés de la montagne ont généralement chanté le printemps, la terre qui s'éveille, les fleurs et le frais gazouillis des oiseaux, tandis que les chorales des villes célébraient la magnificence des belles forêts à la haute futaie et des retraites profondes où chantent les sources; ou bien encore elles évoquaient la mer sur laquelle glisse un beau navire; le mouvement berceur se prolonge jusqu'au moment où l'orage éclate.

De tout cela, j'en ai conclu qu'on chantait plus volontiers ce que l'on n'avait pas chez soi. La preuve, c'est que les Ste-Crix ne nous ont rien dit de la neige, ni les Yverdonnois de la bise.

Ces divers chœurs ont été bien exécutés. Il y avait bien, par-ci par-là, des chanteurs qui auraient bien fait de sucer des pastilles pour s'éclaircir la voix, surtout en cette période de brouillards gris et de nuages, de lourds nuages qui s'apesantissent sur le Jura.

Mais tout cela n'est qu'un détail. Comme je vous l'ai dit, moi je ne m'y connais pas. La critique, c'est M. Cherix qui l'a faite, après le concert, au Casino. Là, je me suis borné à boire mon verre et à écouter.

Ah ! j'allais oublier de vous dire que Mme Jomini-Combremont est une cantatrice de talent